

VERS UN NOUVEAU MATRIARCAT ?

Maria-Antoaneta LIVEZEANU*

1. Introduction

Les sociétés, depuis six mille ans, ont accumulé toutes sortes de problèmes et d'ambiguïtés, à savoir idées, états, craintes, ruptures, refus ou acceptations du racisme, de la domination, y compris les rapports entre les sexes, affection et aliénation, etc. L'individu et son individualisation qui va jusqu'à son isolement sont les produits de la société qui en fait des phénomènes sociaux. L'individu isolé appartient à l'époque caractérisée par les relations sociales les plus développées, tandis que si on remonte dans l'histoire, l'individu nous apparaît toujours plus subordonné à un ensemble de plus en plus englobant.

L'évolution sociale toujours plus rapide et l'individu en tant que partie composante de la société, constituent les deux pôles d'un conflit dont l'ampleur n'est saisie qu'à l'époque contemporaine, à savoir au moment où les premiers États contemporains développés ont mis en discussion le problème de l'inclusion et de la survivance de l'individu dans des systèmes d'État tout à fait différents par rapport aux époques précédentes. L'État totalitaire institué à la fin de la Première Guerre ne constitue que le point zéro d'une situation dramatique qui caractérise notre société contemporaine. Nous croyons donc dans la nécessité de discuter, le plus ouvertement et profondément possible, les problèmes de l'oppression millénaire à laquelle se superpose la plus aberrante forme de souffrance – la souffrance des femmes – puisqu'elle est rendue universelle à l'aide des moyens scientifiques.

L'individu a été mis en tutelle et gaspillé par le monde des concurrences et des violences, des dominations et des guerres. *Sacrifier les individus* au nom de l'État¹ ou du Monde dans la société contemporaine, c'est déjà une réalité qui englobe aussi l'action de *sacrifier la femme* au même nom et au nom de toutes les fatalités que l'on inflige ou que l'on prête à la femme.

* *Chargée de cours, Département des langues romanes, A.S.E. Bucarest*

¹ Voir la situation dans l'Antiquité, surtout dans l'Antiquité romaine: l'individu est subordonné à l'État de tous les points de vue – le célèbre statut du *pater familias* représente le modèle réduit de l'idée d'État romain.

Il faut donc revenir à une vision globale de l'Homme, sans cette fois oublier les femmes. La *domination de l'homme* et la *soumission de la femme* sont les deux aspects d'un cancer longtemps inexplicable dont on commence seulement, grâce à une meilleure connaissance du monde vivant, à entrevoir les raisons. Cette mutation exige un tel changement des structures et des mentalités que la libération de chaque individu, homme ou femme, devra être la libération humaine. Existe-t-il encore un visage à cette espérance ?

2. L'enjeu de la domination

L'individu constitue une entité socialement déterminée, mais non une entité passive. Quelle est la signification de son accomplissement ? Nous pouvons l'exprimer de la façon suivante : son accomplissement est une relation entre l'*espace* et le *temps* socialement imposés, d'une part, dans lesquels l'individu « tombe » par sa naissance, et ses *qualités* (qualités communes jusqu'au talent et au génie), d'autre part, virtuellement inscrites dans sa structure biologique. Les modalités adoptées par les sociétés au cours de l'histoire constituent le *cadre* de cet accomplissement (par exemple : le conservatorisme européen – une certaine continuité dans le choix du métier au niveau de la famille² qui renvoie aux Collèges du temps de l'empereur Auguste ou aux corporations du Moyen Age vs les attitudes américaines dépourvues de toute contrainte historique). Horkheimer et Adorno affirmaient : « L'histoire de la civilisation est l'histoire

² Cf. HUIZINGA, *Amurgul evului mediu*, Ed. Univers, 1970 : 54 : « La pratique de la vertu dans le métier choisi représente tout ce que la vie peut offrir à l'individu ». En effet, à l'époque du Moyen Age, limiter les possibilités créatrices de l'individu par une ignorance due à l'état économique (un niveau technique et scientifique très réduit) et à la religion chrétienne (qui considérait comme péché tout désir de connaître et de changer le monde) c'est un fait qui détermine l'individu (un individu timoré et déconcerté) à se réfugier dans la satisfaction que la perfection du métier pratiqué peut lui donner. « L'image de la société médiévale est une image statique, non pas dynamique », cf. HUIZINGA, *Op.cit.* : 88 – voir aussi les lois des corporations qui interdisent le passage d'un métier à l'autre ou d'une corporation à l'autre.

de l'introversion du sacrifice. En d'autres termes : l'histoire du renoncement³. Il s'agit du sacrifice de l'individu – y compris de la femme – au nom de la totalité sociale que les forces de la domination ont inventée et promue. En ce qui concerne la femme, ce sacrifice est amplifié par la multiplication individuelle de cette domination : à l'échange non-équivalent entre l'Histoire et l'Homme se superpose la non-équivalence aberrante Homme – Femme.

Toutes les dominations de classes, de race, de propriété ou de « rang » présupposent, ainsi, en leur fondement même, plus profonde et plus universelle que toutes les autres, cette *domination de l'homme sur la femme*. Cette loi historique majeure peut se vérifier à toutes les époques et dans toutes les civilisations. Pour nous en tenir à l'aire occidentale, il est remarquable que si, pendant une partie du Moyen Age, le statut de la femme s'est amélioré, il n'en est pas des régimes qui ont précédé comme de ceux qui ont suivi.

Retenons déjà que l'oppression de la femme⁴ est la première, dans le temps, de toutes les oppressions, avant même celle des classes qui naquit avec l'esclavage, et celle des races avec les impérialismes d'Athènes et de Rome, puis avec le colonialisme occidental. Pour ce qui est des temps modernes, « la place de la femme au sein de la société ... s'amenuise dans la proportion où la place du bourgeois s'étend »⁵, c'est-à-dire à partir du moment où, à son pouvoir économique, s'ajoutent tous les autres pouvoirs sociaux et politiques.

Cette loi historique a une valeur générale : dans toute société où l'économie de subsistance recule devant l'économie du marché, se dessine une véritable ségrégation, que l'on essaye de justifier par le sexe, la race ou la classe, entre un travail « domestique » (dans tous les sens du mot) et un pouvoir « public » détenu par ceux qui organisent, à divers niveaux, la vie sociale extérieure au foyer.

Tant que l'essentiel des moyens d'existence est produit à la maison, la différence homme – femme est relativement faible, mais lorsque l'échange

commercial devient l'aspect dominant de l'économie, lorsque le contrôle et la maîtrise de ces échanges engendrent des mécanismes complexes d'administration, d'organisation politique, de diversification et d'extention des connaissances, tous ces instruments nouveaux de direction et de commandement apparaissent comme des privilèges masculins : non seulement l'économie marchande puis industrielle, mais la politique, la police, l'armée, la culture, toutes les hiérarchies, sont alors l'apanage des hommes. Qu'il s'agisse de la guerre⁶, de l'économie, du pouvoir, la « gloire », c'est le triomphe par l'écrasement du rival.

Lorsque l'économie de marché l'a emporté sur l'économie de subsistance, le statut de la femme dans la société n'a cessé de se détériorer à tous les niveaux de la vie sociale. Ce n'est pas seulement un phénomène économique mais aussi politique et culturel : la société est devenue dualiste. Il y a eu séparation entre la sphère de la vie domestique et celle de la vie politique. Deux mondes se juxtaposent : un monde extérieur, public, masculin, où règne la *force*, et un monde intérieur, domestique, féminin, où règne le *service*.

3. Statut de la femme : les modèles dominants

Remontons donc dans le temps, à partir de l'époque où s'est opérée la plus rigoureuse division économique des sexes entre sphère domestique vs sphère publique, les femmes étant littéralement « clôturées » à la maison. L'apogée de ce système se situe au XIXe siècle.

La *femme grecque* est enfermée dans le gynécée et ne participe en rien à la vie économique, politique ou culturelle de la cité. Sauf dans les cas, extrêmement rares, de prostituées de luxe, d'*hétairies*, la règle demeure, formulée par Socrate lui-même : « Aux hommes la politique, aux femmes la maison ». Le rôle exclusif de l'épouse est de faire des enfants et de gérer un monde clos.

A Rome, la femme, pas plus que l'esclave, n'existe dans le droit romain. Son statut peut ainsi être résumé : « A Rome la femme n'était pas sujet de droit... Sa condition personnelle, les rapports de la femme avec ses parents ou avec son mari sont de la compétence de la « maison » (*domus*) dont le père, le beau-père, ou le

³ Max HORKHEIMER, Th. W. ADORNO, *La Dialectique de la raison*, Gallimard, 1984 : 68.

⁴ Comme reflet de cette oppression, existe-t-il aujourd'hui la tendance des hommes d'être entretenus par les femmes ? Le masque de l'égalité et la « supériorité » sexuelle se traduisent-ils par cette attitude ? De nos jours, au nombre plus réduit des femmes entretenues semble correspondre un nombre toujours plus grand d'hommes entretenus.

⁵ Cf. Régine PERNOUD, *La femme au temps des cathédrales*, Stock, Paris, 1980 : 7. Dans ce livre elle se propose de situer à la fois le moment et quelques-unes des causes de la dégradation du statut social de la femme dans les temps modernes.

⁶ L'homme a fait depuis toujours la guerre. Mais aujourd'hui pourrait-on entrevoir le risque, quand on parle de la guerre atomique, que les femmes déclenchent une telle guerre ? Serait-il à la fois une nouvelle privation de suprématie qui concerne l'homme et une « victoire » de la femme ?

mari, sont les chefs tout-puissants... *La femme est uniquement un objet* » (n.s.)⁷.

Par rapport à cette situation de l'Antiquité classique (grecque et romaine) il serait intéressant de situer deux autres situations, à savoir le statut de la femme dans l'antiquité égyptienne et celui de la femme dans la société contemporaine. On essaiera d'ajouter aussi les aspects les plus intéressants d'une histoire qui a succédé à l'Antiquité – aspects qui se rattachent au Moyen Age, à la Renaissance et au XIXe siècle pour déceler les traits caractéristiques du statut de la femme au XXe siècle, en particulier de la fin de ce siècle.

Il semble que la vie sociale de la femme dans l'antiquité égyptienne se caractérisait par un équilibre relatif entre les droits et les restrictions. Le livre de Christiane Desroches Noblecour⁸ nous en fournit les preuves. La femme pouvait hériter de son époux au même titre que ses enfants. Il est question d'une égalité successorale des fils et des filles (vs à Rome – la situation de *pater familias*, le droit du premier né). Une femme pouvait acquérir, au même titre que l'homme, un bien immobilier et elle agissait sous sa propre responsabilité, sans le consentement d'un tiers ou, si elle était mariée, de son époux (vs à Rome – ce n'est qu'à l'époque d'Auguste que la femme mariée et ses enfants seront émancipés). Telle était la liberté juridique de la femme. Au XIVe siècle la situation est bien différente : comme le souligne Régine Pernoud, au début de ce siècle les juristes invoqueront une prétendue « loi salique » interdisant aux femmes de succéder aux fiefs et multipliant les mesures tendant à réduire la maîtrise des femmes sur leurs biens. L'on conçoit aisément que lorsque s'opéra la « renaissance » d'une économie de marché, à partir du XVe siècle et surtout au XVIe siècle, l'on exalta de plus en plus les vertus du droit romain, qui convient si bien à la mise en ordre d'une société où régnait souverainement la propriété privée. C'est alors que commence une baisse du niveau de l'instruction dispensée dans les couvents de femmes. Cette évolution se poursuivant, Catherine de Médicis ayant été la dernière reine exerçant un rôle politique autonome, un arrêt du Parlement de Paris du 28 juin 1593 interdit aux femmes toute fonction dans l'État. Richelieu précisera même, dans son *Testament politique* : « Rien n'est plus capable de nuire aux États que ce sexe ». D'ailleurs, l'État n'est que la généralisation du rapport de domination et

d'étouffement de l'autonomie de la personne humaine à toutes les autres manifestations de l'organisation sociale.

On ne peut nier l'existence en Egypte d'un état de servitude contrainte, non comparable aux excès de l'esclavage chez les Grecs et les Romains. Mais, qu'il s'agissait des femmes étrangères (introduites en Egypte à la suite d'opérations militaires) ou non, on ne séparait jamais les enfants de leur mère et non seulement ces femmes bénéficiaient d'une certaine liberté, mais il était interdit de les faire travailler les jours de grande chaleur.⁹

En ce qui concerne l'aspect professionnel, la femme pouvait adopter presque n'importe quel métier : elle avait la possibilité de fréquenter toutes sortes d'écoles pour s'initier à la complexité de l'écriture hiéroglyphique, ou aux notions d'arithmétique, de mathématique et de géométrie. Les premières bénéficiaires de cette éducation étaient, naturellement, les filles de nobles, mais non seulement ces filles puisque aucun souci de caste ne hantait l'Égyptien. On connaît certaines jeunes filles – dès l'Ancien Empire – qui furent autorisées à suivre l'enseignement de la médecine et de la chirurgie. Le résultat : le premier exemple au monde de femme médecin.

Les femmes ayant fait des études de scribe pouvaient entrer dans l'Administration : intendantes, majordomes des appartements du Palais, secrétaires et fonctionnaires du Palais, supérieures du Harem et bien sûr les métiers exclusif féminins : danseuses, chanteuses, tisseuses, coiffeuses, masseuses, etc.

« Être virgine avant le mariage » et « ne pas commettre l'adultère », telles étaient les conditions pour la réussite sociale. Il semble que la virginité représentait un état très important sur le plan social, retrouvé aussi bien dans le monde oriental chez les Juifs que, suivant les époques, en Occident. Toutes les prérogatives sont reconnues à la femme. Une femme mariée jouissait d'un réel prestige, et elle est citée par l'expression *nébèt-pèr*, signifiant « *Maîtresse de la maison* ». Plus tard, la femme grecque sera citée par l'expression *oikourema*, c'est-à-dire « un *Objet* destiné aux besoins du foyer ». Le bouleversement produit dans le statut de la femme est plus qu'évident. En ce sens, Simonide de Amorgos écrit un poème dans lequel il fait une hiérarchie des femmes en dix catégories utilisant des comparaisons qui renvoient aux animaux (la femme – truie, renard, singe, belette, ânesse, abeille, etc.). Encore plus tard, après l'avènement de la religion chrétienne, dans un manuscrit du XIIIe siècle trouvé à Florence, l'image de la femme est « assimilée » à celle

⁷ Robert VILLIERS, *Le Statut de la femme à Rome*, Stock, Paris, 1985 : 19.

⁸ Christiane DESROCHES NOBLECOUR, *La femme au temps des Pharaons*, Stock, Paris, 1986

⁹ cf. Ch. D. NOBLECOURT, *op.cit.* : 86-89.

du diable. C'est le diable qui a marié ses neuf filles comme suit : la Simonie avec les clercs, l'Hypocrisie avec les moines, la Spoliation avec les chevaliers, la Profanation avec les paysans, la Simulation avec les « sergents » du pays (ceux qui ont des attributions administratives et judiciaires), la Fraude revient au commerçants, l'Usure aux bourgeois, l'Ostention aux femmes influentes et la neuvième – la Débauche – que son père, ne voulant pas la marier, a offerte à tout le monde. Quant à l'époque moderne et surtout contemporaine, l'imagerie de la femme a profité de toutes les conquêtes de la science et de la technique.

A l'époque de l'Égypte classique, le consentement du père de la jeune fille pour son mariage était sans doute nécessaire, mais cette approbation et cette sélection effectuée éventuellement par le père n'interdisaient pas obligatoirement aux enfants de rechercher un conjoint à leur convenance : il suffisait avant la décision d'obtenir l'agrément des parents.

Le mariage était donc considéré comme l'idéal social et l'infidélité revêt une telle gravité qu'on la présente aux fiancés comme le « grand crime ». L'adultère est passible du tribunal : le jugement est suivie d'une peine qui, pour l'homme considéré comme le « violeur », était l'émascation, et pour la femme consentante, le nez coupé, ce qui devait la défigurer et la priver désormais de tout charme. Pourquoi ce souci pour l'application des sanctions à l'égard de ce que l'on appelait le « grand crime » ? En Égypte aussi bien que dans le monde antique (chez les Juifs aussi) toutes les peines concernant la fidélité du mariage s'inscrivent dans une politique qui vise le *maintien de la cellule familiale*, de l'*ordre public et social*, ou la *consolidation de l'État* (chez les Grecs et chez les Romains aussi). La plupart des personnes en « servitudes » vivaient en « Unions libres » (la cohabitation), n'ayant pas de problèmes concernant les biens matériels, surtout la propriété de la terre – aujourd'hui il existe aussi des « unions libres », mais leur problématique est plus complexe ; on reviendra là-dessus. Un homme libre pouvait épouser une femme « en servitude » née dans une maison égyptienne, en obtenant l'approbation de la maîtresse de la maison. Par son mariage, elle était alors affranchie et les enfants du couple déclarés des êtres libres. Toutes les classes de la société pouvaient adopter des « esclaves », et ils étaient réellement acceptés dans les familles.

Un foyer harmonieux, de nombreux enfants, une femme aimante, tel était le vœu que formulait la majorité des Égyptiens. L'amour conjugal représentait pour eux l'idéal à atteindre, et ils étaient aidés en cela par l'application d'une morale qui leur avait été

inculquée dès leur première instruction et jouait, en Égypte, un rôle beaucoup plus important que dans toute autre civilisation de l'Antiquité. La garantie la plus forte pour assurer les liens conjugaux était le désir d'entretenir la famille dans une atmosphère de sécurité, grâce à une bonne entente et à la mise au monde d'enfants légitimes, sécurité encore renforcée par les exigences des « contrats de mariage » qui rendaient souvent irréalisable le désir que le mari aurait pu avoir de se séparer de sa « maîtresse de maison ». Une situation pareille existe quelque temps aussi à Rome.

Le mariage devait donc être contracté entre personnes libres. On devait libérer une serve afin qu'elle puisse se marier avec un « homme citoyen ». Cette loi sera aussi appliquée à Rome où toutes les mesures concernant la famille comme cellule de l'État (la situation de *pater familias*) s'associent avec certaines restrictions pour acquérir la citoyenneté (le droit de la cité) en vue de protéger et de développer l'État (puisque la mentalité fondamentale était celle d'un État centralisé)¹⁰.

Si le titre même de *nébèt-pèr*, dévolu depuis le Moyen Empire à la dame mariée, indique bien l'étendu des charges et des responsabilités qui devaient lui incomber et être reconnues par tous, quel était le « statut » du concubinage, si longtemps pratiqué par la communauté humaine, de même qu'à nos jours ? Si un Égyptien était réprouvé de séduire une femme mariée, ou de prendre concubine dans une demeure voisine qu'on visitait, en revanche, rien ne lui interdisait, au vrai, de posséder sa concubine dans sa propre maison. Aussi sa jeune maîtresse de maison « se montrait-elle toujours coquette, suivant toutes les innovations de la mode et soignant particulièrement sa coiffure, un des éléments de la séduction. Elle évitait les sautes d'humeur, se montrant toujours joyeuse, car 'une femme gaie est un don précieux' »¹¹.

4. Quelques « modifications » des statuts primaires

Depuis là, l'histoire a enregistré tout un tas de phénomènes, les uns plus contradictoires que les autres : la famille patriarcale soumise à son chef mâle ; l'hypocrisie du mariage apparemment indissoluble mais n'excluant le recours ni à l'adultère ni à la prostitution ; « l'amour courtois », en principe platonique et poétique ; « le donjuanisme » dans lequel

¹⁰ En ce sens on explique pourquoi les Romains, si généralement ouverts aux influences contemporaines (grecque, étrusques) ont été toujours réfractaires à l'idée d'État fédératif.

¹¹ Ch. D. NOBLECOURT, *Op.cit.* : 196.

chaque « aventure » est trop fugace pour que s'y investissent et s'y enrichissent le caractère et la personnalité ; le ménage à trois ; le chassé-croisé à quatre ; le mythe racinien ; la sublimation mystique, etc. Ce qui *vicie* aujourd'hui la situation, en son principe même, ce sont moins les « contraintes » qui dominèrent le passé même si elles ne sont pas toutes abolies, que les multiples variantes de la *solitude* (la solitude des individus, y compris de la femme), dans un monde où la production de marchandises et la sollicitation constante à consommer font des être humains des rouages d'un système qui n'a ni but ni sens, et qui prive leurs vies non seulement de signification, mais même de temps pour s'interroger sur elle.

Le produit d'une société en crise c'est un individu mutilé jusqu'à l'extermination, incapable d'assimiler les comportements d'immunité adaptative requise par la réalité. L'*aliénation envers la nature* se superpose d'une façon irrévocable et avec des conséquences irrémédiables à l'*aliénation envers les autres* et à son corrolaire, l'*aliénation envers soi-même*. L'État totalitaire annule la différence et toute autre autonomie relative de l'individu par le concept aberrant de socialisation totalitaire, qui a comme résultat la ratification du statut millénaire de la femme, c'est-à-dire l'indifférence est promue au niveau de l'inter-indifférence par l'intermédiaire de la socialisation.

La croissance simultanée de la propriété et de l'État est un fait constant. Le pouvoir politique se fonde même sur la maîtrise des formes dominantes de propriété : l'État est d'abord celui des maîtres d'esclaves, comme l'État féodal est celui des grands propriétaires terriens, comme l'État bourgeois est tour à tour celui des marchands, des banquiers, des industriels, puis des « managers » régulateurs du système, investis par les possédants. Du point de vue du statut féminin, cela se traduit par le fait que les femmes sont aspirées, elles aussi, dans l'orbite de la propriété : elles font partie de la propriété du maître. Car de cette « propriété » de la femme (d'être la jouissance exclusive de son époux et maître) témoigne même notre langage : dans l'acte sexuel l'on dit que *l'homme « possède »* la femme, alors que *la femme « se donne »*. Et ce n'est pas toujours une image : le rôle des rapports d'argent et de richesse, de maîtrise et de hiérarchie sociale, pour imposer à la femme des relations sexuelles qu'elle ne désire pas, demeure considérable.

A l'État s'ajoute le pouvoir de la *religion* et surtout celui de l'Église qui impose des modifications importantes en ce qui concerne le statut de la femme. Dans une première étape la religion a représenté une

grande révolution idéologique puisqu'elle militait pour l'égalité des individus, mais au moment où elle s'est constituée comme un pouvoir politique (l'Inquisition en constitue un exemple révélateur) elle manifeste une domination destructrice.

Du point de vue religieux, l'Ancien Testament, puis l'Église chrétienne, nés dans des sociétés patriarcales et en reflétant tous les préjugés, ont fourni un véritable arsenal de *justifications* « métaphysique » à la thèse de l'infériorité fondamentale de la femme. Lourdes Pintasilgo¹² souligne ce qu'elle appelle « dans la société juive ... une excommunication totale de la femme » et insiste sur « le rôle que l'Église a joué au niveau des renforcements des structures masculines et patriarcales, et au niveau de l'intériorisation des interdits par les femmes ». Elle va jusqu'à dénoncer ce qui reste, dans le christianisme, comme structure de domination, d'aliénation, de mépris de l'être-femme, et « ce qui reste caché en lui au long des siècles de sociétés patriarcales et conformistes ». Au nom de toutes sortes de sophismes qui doivent tout aux préjugés d'une société patriarcale, l'on refuse encore aux femmes, du moins dans l'Église catholique (la Curie vaticane), en invoquant la « défense de la vie », le droit de contrôle sur le rythme de leurs maternités ou l'acceptation de légaliser l'avortement et le divorce. Au moment où l'expérience chrétienne de l'*amour* a commencé à s'exprimer dans le langage et la culture de la philosophie et de la raison grecques qui lui étaient totalement étrangères, et où l'Église s'est coulée, depuis Constantin, au IV^e siècle, dans le moule des structures impériales romaines, celles qui avaient broyé leur fondateur et qui étaient le plus directement opposées à son esprit, l'exclusion de la femme est devenue de plus en plus marquée : progressive obligation du célibat des prêtres et méfiance systématique de la femme assimilée, dans un dualisme platonicien, à la matière par l'opposition à l'esprit, identifiée au péché.

5. La discrimination positive du Moyen Age

Le XIII^e siècle représente l'époque où en Occident se manifeste le règne de la « dame », un moment de l'histoire où le rôle de la femme initiatrice des renouvellements et des aurores est, pour un temps, reconnu (le langage du lyrisme courtois des troubadours de l'Aquitaine d'Aliénor). Dans une société pourtant très fortement *hiérarchisée*, à chaque niveau il existe une *discrimination assez réduite* entre

¹² Maria de LOURDES PINTASILGO, *Les Nouveaux Féminismes*, Ed. du Cerf, Paris, 1980 : 121-122, 134-136.

les femmes et les hommes, quand même très différenciée aux niveaux des classes sociales : des femmes de la noblesse peuvent jouer le rôle de suzerain à la place de l'homme ; la paysanne peut défendre ses biens à peu près au même titre que l'homme et, même seule, peut participer aux assemblées, y délibérer et y voter ; la femme des villes peut gérer son travail artisanal ou commercial ; l'éducation est une qualité aussi élevée dans les couvents de femmes que d'hommes ; et, au plus haut niveau, des femmes peuvent jouer un rôle politique de premier plan, comme Aliénor d'Aquitaine, Catherine de Sienne auprès de la papauté, ou Jeanne d'Arc dans le royaume de France. Comment s'inscrit le XXe siècle, et surtout les dernières décennies, en Histoire, par rapport aux siècles d'oppression féminine ou de relative amélioration du statut de la femme ? L'empreinte de ce siècle sera l'expression de toutes les caractéristiques de la société contemporaine et surtout de ses grandes ambiguïtés.

6. La femme dans la société contemporaine

Le caractère principal de la société contemporaine, cette société de croissance, c'est de faire, selon l'expression de Marcuse, des êtres humains « unidimensionnels », réduit aux seules dimensions de « producteurs » et de « consommateurs »¹³. Pour lui, comme pour Freud, les hommes sont épris de plaisir et agressifs envers leurs semblables. Laissés à eux-mêmes, ils ne feraient dès lors que s'entre-déchirer et mourir de faim. La société, nécessaire pour assurer dans l'ordre leur subsistance, ne peut dans ces conditions qu'être répressive : elle contraint les hommes au travail et réprime leur agressivité à des fins sociales et productives. *Eros et civilisation*¹⁴ cherche ainsi à prouver qu'une société non répressive est désormais possible. La prospérité en effet est devenue telle de nos jours qu'une répression ne s'impose plus. Dans le passé on comprend que les hommes aient été contraints d'employer toute leur énergie au travail. Aujourd'hui que l'on peut produire aisément et rapidement le nécessaire, à quoi bon s'aliéner davantage en travaillant pour le superflu ? Pourrait-il donc naître un nouveau type d'hommes préférant l'art, le jeu et l'amour au travail pour l'argent, moins agressifs, plus heureux et plus libres ?

Dans son livre *L'Homme Unidimensionnel*, Marcuse admet qu'une répression est nécessaire, car l'individu a des besoins indispensables dont la satisfaction exige

un minimum de contrainte et d'organisation. Mais les besoins individuels dans la société de consommation dépassent de beaucoup les besoins réels. Chacun se doit de consommer du superflu non parce qu'on l'en persuade. Tel est l'intérêt des classes dominantes qui légitiment ainsi leur existence, leur pouvoir et leur action. La société dès lors devient totalitaire en ce sens qu'elle s'efforce de conditionner totalement l'Homme pour l'obliger à consommer ; la production et la consommation bien au-delà du nécessaire engendrent donc une répression accrue : l'État pénètre de plus en plus dans la vie privée de l'individu pour l'inciter à consommer et, le besoin de consommer engendrant la nécessité de produire, le travail devient de plus en plus inintéressant au fur et à mesure que la technique se perfectionne. *L'aliénation par la consommation* entraînant celle à la production, l'Homme ne peut en sortir qu'en rejetant les faux besoins qu'on lui inculque : « Toute libération implique qu'on prend conscience de la servitude et cette prise de conscience est gênée par des satisfactions et des besoins prépondérants que l'individu, pour une grande part, a fait siens... Le seul objectif valable c'est de remplacer les faux besoins par des vrais, c'est d'abandonner la satisfaction répressive »¹⁵. Pourra-t-on le faire ? La conclusion de Marcuse était très pessimiste et, malheureusement, validé par la réalité de nos jours.

Dans la société de consommation, les individus sont pris au piège des désirs qu'on leur donne. Les femmes semblent être plus profondément frappées et mutilées que les hommes par la réduction aux seules dimensions de « producteurs » et de « consommateurs ». Elles sont, elles aussi, participantes à la production, mais les rémunérations inégales, les qualifications dans lesquelles elles sont confinées les transforment en victimes, quoiqu'elles s'imposent d'un jour à l'autre dans des domaines exclusivement réservés aux hommes. En plus, la libération de la femme ne peut s'accomplir seulement par l'intégration à la production (bien que la possibilité de cette intégration soit une condition nécessaire). Brochant sur le tout – et ceci est leur drame personnel – les femmes sont écartelées, dans ce système de concurrence impitoyable, par la difficulté de mener de front leurs maternités et une activité professionnelle, ou même les tâches ménagères. Car, avec l'asymétrie entre la participation de l'homme et de la femme aux travaux domestiques, ces travaux continuent, dans la majorité des cas, à peser unilatéralement sur la femme. Après deux guerres mondiales, pendant la longue absence des hommes mobilisés, les femmes ont

¹³ H. MARCUSE, *L'Homme Unidimensionnel*, Paris, Minuit, 1968.

¹⁴ H. MARCUSE, *Eros et civilisation*, Paris, Minuit, 1972.

¹⁵ H. MARCUSE, *Op.cit.* 1968 : 32.

nécessairement joué un rôle plus grand dans la vie économique, dans les administrations et dans la politique. C'est pourquoi on parle aujourd'hui de la *féménisation* de l'ensemble des rapports sociaux. Mais, dans la plupart des cas, ce phénomène ne se caractérise pas par un message de l'individu à la personne, c'est-à-dire par un rapport spécifiquement nouveau, dans des communautés où chacun ne se sent exister pleinement et personnellement que par rapport à l'autre, excluant ainsi toute contrainte, toute hiérarchie, toute domination, toute loi extérieure à ce rapport qui se veut un rapport d'amour, de service et de don. On sait que l'individualisme par la victoire de quelques individus et l'écrasement du plus grand nombre se transforme en son contraire : le totalitarisme. Le trait commun et la loi unique de l'individualisme et du totalitarisme c'est la *violence*, anarchique aux étapes de dispersion « libérale », à sens unique lorsqu'elle aboutit à son terme – la dictature militaire¹⁶. La « promotion » de la femme ne serait donc qu'une promotion individuelle qui est intégrée à un ordre typiquement masculin dans ses concurrences économiques et non seulement économique qui, à son tour, entraîne des modifications sensibles sur le plan de la « personnalité » même. Ainsi, au-delà de toutes les revendications économiques ou politiques des femmes, semble-t-il s'imposer l'exigence d'une « révolution culturelle », au sens le plus large du terme, c'est-à-dire d'un changement de mentalités, d'un changement dans la perception même de la femme (par les hommes, et aussi par les femmes) dans sa spécificité pas seulement anatomique, mais économique, politique, historique, culturelle et surtout affective.

7. Le sexisme

C'est une longue tradition de trouver des justifications de tout ordre pour maintenir l'inégalité fondamentale entre l'homme et la femme. L'on a multiplié, à toutes les époques de renforcement de l'oppression des femmes, les thèses prétendument religieuses, scientifiques, historiques ou philosophiques, pour « établir » la nécessité de la subordination des femmes. De même que le *colonialisme* trouvait des justifications racistes de la domination et de l'exploitation de tous les autres continents en créant les plus arbitraires idéologies sur « l'infériorité naturelle » des hommes de couleur, de même le « *sexisme* », c'est-à-dire ce mode de comportement et

d'idéologie qui attribue à un sexe des qualités et, par conséquent, des privilèges supérieurs à ceux de l'autre, a cherché les justifications les plus disparates. N'importe quel argument scientifique, biologique ou philosophique est utilisé pour échafauder une absurde « théorie » de la supériorité d'une race ou d'une culture ou d'un sexe. Freud, lorsqu'il aborda les problèmes de la psychologie féminine, il ne put surmonter le mythe majeur de culture masculine : l'homme représente la plénitude de l'humanité et la femme, n'étant pas un homme ou un homme physiquement « incomplet », vit du regret de ne pas être un homme, c'est-à-dire dans une étroitesse de la définition purement anatomique de la différence de sexes chez Freud, de ne pas avoir de pénis !

L'hypocrisie de l'idée et de la morale religieuse du passé, celle de la subordination, de la souffrance et du sacrifice est remplacée maintenant par une autre hypocrisie, plus atroce, à savoir celle de la sexualité : les conséquences immédiates sont dans le fait que les fonctions physiologiques subliment le plaisir conscient de soi-même, que l'individu devient la proie d'une tristesse qui tient des instincts vils¹⁷. La *libre sexualité* semble-t-il s'imposer dans notre société ? On la voit et elle vit dans cette culture de l'immédiat, où la minute importe plus que l'heure. Elle a supprimé d'un coup tous les préparatifs de l'amour (tout le temps que le sentiment se donne, les émotions variées liées à des paroles, à des regards, des soupirs, d'imperceptibles mouvements, à de furtifs aveux) qui étaient assurés jadis par les fiançailles. Aujourd'hui on brûle les étapes. On s'aime ? On vit ensemble simplement. Et l'impacte de ce fait se voit dans la prolifération des « unions libres » qui ont déjà acquis une reconnaissance officielle dans beaucoup de pays. Le développement déréglé de la société contemporaine se manifeste aussi sur le plan affectif : la possession amoureuse se vit comme un choc, un de plus. Les sensations humaines, dans tous les domaines, agissent par secousses. On demande aussi aux femmes de prendre leur revanche sur le monopole phallique. Contre l'antique dépendance, deux armes : la camaraderie aujourd'hui, hier l'inaccessibilité. Un refus catégorique de la « femme-objet » mais qui se traduit parfois par des comportements violents. Cela conduit non seulement à des *impuissances sexuelles* (les pays les plus riches et les plus engagés dans le

¹⁶ Voir la situation de la femme dans l'État de type fasciste du XXe siècle, dans les décennies 3-4.

¹⁷ Le renoncement aux États-Unis, après 1985, à la description de l'acte sexuel avec toutes sortes de « subtilités » dans les films serait-il la reconnaissance de l'exhibitionnisme qui détruit l'intimité, l'effet de la saturation, l'impasse de l'affectivité ? vs les jeunes générations qui réduisent l'amour à une simple nécessité physiologique.

système de croissance, comme les pays de l'Europe du Nord en détiennent le record) – est-ce qu'on cultive la littérature « porno » pour corriger le manque de phallus ? – mais surtout à des *impuissances d'amour* : ne pas avoir le temps de consacrer à l'amour tout ce qu'il exige de recherche, d'attente, d'écoute de l'autre, de connaissance de lui, de création poétique, de formes toujours nouvelles de la tendresse et de la caresse ; ne pas avoir le temps d'aimer, c'est-à-dire d'être, appauvrit le rapport humain, appauvrit l'acte sexuel en le réduisant au besoin physiologique¹⁸.

8. Le mariage à l'époque moderne et contemporaine

Quelle est l'image du mariage à l'époque contemporaine ? Pendant des siècles il a été décidé entre des enfants de quelques années, parfois à leur naissance, séparant à ce point le *mariage* et l'*amour*, qu'ils avaient pu apparaître comme s'excluant par principe : en plein XIIe siècle, siècle de chrétienté s'il en fut (et même de croisade), Marie de Champagne, la fille d'Aliénor d'Aquitaine, en 1174, « après avoir oui plusieurs nobles dames » proclamait que, par principe même, il ne pouvait exister d'amour entre mari et femme car il y avait entre eux « obligation de nécessité ». Emmanuel de Waresquiel¹⁹ étudie le mécanisme très particulier des *alliances matrimoniales* à l'époque de l'installation de Louis XVIII aux Tuilleries en mai 1814. Le mariage, faute de politique gouvernementale satisfaisante, paraît à l'époque le moyen le plus efficace de refaire fortune, une pratique qui n'est pas nouvelle. Elle était courante bien avant la Révolution. Ce qui change c'est l'état d'esprit, la manière de procéder. Le mariage est devenu avant tout une affaire privée, arrangée par les parents, souvent aux dépens des enfants. Si en 1815-1820 l'éducation des filles est proche de celle du XVIIIe siècle, la période suivante connaît une réalité bien différente. On trouvera tous les principes mis en pratique dans la seconde moitié du XIXe siècle, tels « l'importance de l'hygiène, la morale active, le libre éveil de la conscience »²⁰. Les femmes de lettres les plus distinguées de l'aristocratie se sont passionnées pour

cette question (Madame de Genlis, Mme de Rémusat ou Mme de Duras). Quant à l'éducation mondaine, elle était entièrement dirigée vers la prévision du mariage. La danse, le dessin, la musique, ce qu'on appelait alors « les talents de l'agrément » en forme la base. Par conséquent pas de cours d'histoire et surtout de cours d'histoire naturelle. « Un seul but assigné aux élèves : apprendre à connaître les dangers de la « société » »²¹. On voit donc que la vie des filles était ainsi réglée entre les devoirs de la religion et les interdits, à commencer par celui du corps. Le mariage d'amour, ce qu'on appelait à l'époque « le mariage d'inclination » était en général mal vu et considéré comme vulgaire. Le mariage qui domine la première moitié du XIXe siècle c'est avant tout le mariage « de raison » ou « de convenance », basé sur « les espérances », à savoir la dot de la future épouse ou l'héritage du futur époux. « Les mariages entre classes sociales différentes ou simplement entre coterie politique d'opinions divergeantes n'étaient pas sans alimenter les cancans et les médisances dont le faubourg était particulièrement friand »²². La marquise de Montcalm écrivait dans son journal, en 1917 : « Dans la plupart des mariages l'amour arrivera s'il le peut et le bonheur s'il l'ose »²³. Ou la comtesse d'Agoult : « La pensée d'une soirée passée chez soi en tête-à-tête ne venait jamais à des époux parisiens »²⁴.

On a vu donc que, tout au long de l'histoire, le concept de *mariage* se rattache soit à un moyen de rendre possible un plein d'*épanouissement* des époux et de leurs enfants, soit au fondement de l'ordre social. Par conséquent, l'attitude à l'égard du *divorce* suit les deux acceptations du mariage, à savoir : si l'épanouissement n'est pas atteint on permet le divorce plutôt que d'imposer le maintien inflexible d'une obligation de vie commune qui peut dégrader la qualité des rapports humains entre « ceux qui y sont impliqués » et développer une atmosphère de plus en plus irrespirable et traumatisante pour les enfants, ou bien, le mariage étant une sorte de corollaire du droit de propriété, le divorce doit avoir, en ce cas, un caractère judiciaire, ne pouvant être considéré que comme la sanction de la faute de l'un des deux partenaires. Le mariage a donc des fondements économiques qui changent avec les nouveaux types de régime politique, mais ce qui reste c'est un acharnement continu à veiller à la sauvegarde de la propriété et de sa transmission héréditaire. Ce n'est pas par hasard si, par exemple, dans toute la littérature

¹⁸ Quand encore ce besoin lui-même n'est pas détruit on réduit par la fatigue et les cadences du travail, par le rythme des sollicitations pseudo-érotiques d'une presse, d'une littérature ou d'un cinéma spécialisés, par la *violence* ambiante, gratuite et omniprésente qui contamine la sexualité elle-même.

¹⁹ Emmanuel de WARESQUIEL, « La science du mariage au faubourg de Saint-Germain » dans la *Revue des deux mondes*, Paris, fév. 1987 : 19-52.

²⁰ E. de WARESQUIEL, *op.cit.* : 33.

²¹ E. de WARESQUIEL, *op.cit.* 36.

²² E. de WARESQUIEL, *op.cit.* 40.

²³ E. de WARESQUIEL, *op.cit.* 43.

²⁴ E. de WARESQUIEL, *op.cit.* 44.

française, de l'époque féodale ou de l'époque bourgeoise, *l'amour n'est jamais conjugal*²⁵.

De nos jours, dans la plupart des cas *on se marie par inclination* : les filles aussi choisissent. Et elles ont accès comme les garçons aux études supérieures et aux emplois. Cela est une des conséquences directes de l'autonomie des jeunes (et surtout des jeunes filles dans la dernière période) qui est plus généralement reconnue. Mais ce n'est qu'un aspect du problème très complexe du mariage dans la société contemporaine. Peu à peu le divorce, l'homosexualité²⁶ sont perçus moins négativement. L'institution du mariage devient toujours plus contradictoire. Est-elle déjà une institution qui a perdu sa justification ? Si on honore encore la femme mariée plutôt que célibataire on se pose la question pourquoi ? Parce qu'elle a perdu son nom, sa carrière et jusqu'à sa personne ? En épousant un homme, elle a aussi épousé un rang social. La dignité qu'on lui prête dépend de l'honneur du mari. Alors, qu'est-ce qu'on propose ? Le mariage, quelles qu'en soient les circonstances²⁷, marque une soumission envers la société parce qu'on entre dans le système : on fabrique la famille, on crée une cellule stable qui s'intègre dans un régime d'oppression subie et donnée. Et on propose : évitons cet engrenage, vivons à deux, librement²⁸. Cela fera du bien à la société ; cela lui apprendra. En molestant l'une des institutions valides, on finira, se dit-on, par l'ébranler elle-même.

On ne se marie donc pas. La révolution l'exige, et la liberté. Sous l'intention politique, en perce une autre, plus personnelle : la peur de l'institution qui enchaîne. On craint la durée ; l'amour doit être vécu dans l'intensité, il doit crépiter comme une flamme, peu

²⁵ Dans toutes les époques où le mariage est conçu comme une affaire entre deux partenaires, on trouve la même situation : l'épanouissement affectif se réalise en dehors du mariage, en dehors du couple conjugal ; l'adultère de la femme vs l'adultère du mari : la préservation de la propriété et de sa transmission par héritage a fait que l'adultère de la femme soit rigoureusement puni dans toutes les sociétés puisqu'il risquait d'introduire dans la filiation un « héritier » qui n'appartiendrait pas à la lignée (car l'adultère du mari ne présentait aucun inconvénient pour la préservation du patrimoine).

²⁶ Dans l'Antiquité grecque l'homosexualité ne constituait pas une honte. A l'époque contemporaine il y a des pays qui ont rendu officiel le statut de l'homosexuel. Voir aussi la situation des lesbiens.

²⁷ (en connaissance de cause, par affinité réciproque) ; souvent, pour plus de sûreté, on tâte l'intimité : l'entente doit se vérifier dans les corps, comme dans les goûts et la conversation. Si jadis on ne consultait guère les enfants pour les marier, aujourd'hui se sont les parents qui n'ont plus voix au chapitre. On les place souvent devant le fait accompli.

²⁸ Serait-ce par hasard, le futur de l'humanité représenté par une telle position ?

importe si demain le feu s'éteint : aujourd'hui il brûle. Les années apportent l'habitude et ôtent la vivacité du sentiment. Elles nouent à des obligations de plus en plus rigoureuses : les naissances, l'éducation des enfants, la lente absorption dans le corps social. Quelle serait la conclusion de cette position qui semble s'imposer dans la société contemporaine ? En se mariant, on devient banal. C'est pourquoi on parle des *unions libres*²⁹.

La sexualité est un élément essentiel dans la vie du couple, dans l'équilibre d'une famille. Elle se définit comme un *langage*, une communication avec d'autres, commencée dès la petite enfance et poursuivie tout au long de l'existence, à travers un processus complexe de recherche du plaisir personnel, de désir de connaissance des autres qui engage profondément l'individu et qui marque toute sa personnalité. C'est pourquoi une liberté sexuelle³⁰ ne serait bénéfique que si elle est pratiquée sans recherche de domination, de subordination de l'un à l'autre, sans utilisation de l'autre ou des autres, comme objet³¹.

Qui sont les femmes ? Personnes, répond Simone de Beauvoir. La féminité n'existe pas, elle est fabriquée par l'histoire. Sartre se contente de dire seulement : « Elles peuvent réussir tout comme les hommes ». Pas question de reconnaître à la femme des traits, des désirs ni des raisons spécifiques. On n'admet que la différence biologique. Tout le reste est déterminé par l'histoire. On est femme par sacrifice. D'ici l'abondance des études qui expliquent tout par la sexualité féminine, on nom de laquelle on dénie la raison, l'indépendance de l'esprit de la femme. Freud définit l'essence féminine comme un vide, où la femme désire avoir et être un homme. L'absence de pénis crée, paraît-il une souffrance insupportable. Fragilité, perfidie, stupidité, passivité, telles sont les étiquettes qu'on rattache à cette essence féminine³².

Tout au contraire, Simone de Beauvoir disait : « On ne naît pas femme ; on le devient »³³. Elle soulignait ainsi

²⁹ Le mariage en tant qu'affaire est encore pratiqué lorsque n'importe quel intérêt domine la relation homme-femme.

³⁰ « La compréhension de toutes les dimensions de la sexualité sera l'un des éléments clés de la réalisation d'une société égalitaire » cf. Jeannett LAOT, *Stratégie pour les femmes*, Stock, Paris, 1977 : 184.

³¹ Sur le mariage qui repose sur le libre engagement des deux partenaires, voir Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe*, Gallimard, 1948.

³² Beaucoup de pays font promouvoir toute une culture qui vise le maintien de la puissance sexuelle : littérature sexy ou porno, le mariage à des âges très jeunes, une attitude favorable pour l'émigration masculine vs une agressivité vis-à-vis des femmes non-mariées qui veulent émigrer, la citoyenneté restrictive, etc.

³³ Simone de BEAUVOIR, *op.cit.* : 286.

que la femme n'a pas une « essence » ou une « nature » éternelle, mais une histoire. La société dans laquelle elle vit lui dessine en creux, à chaque époque, le moule dans lequel elle est appelée ou contrainte à se conformer. Les conclusions de son livre sont programmatiques pour la revendication du droit à l'égalité : « Un monde où les hommes et les femmes seraient égaux... les femmes élevées et formées exactement comme les hommes, travailleraient dans les mêmes conditions et pour les mêmes salaires ; la liberté érotique serait admise par les mœurs, mais l'acte sexuel ne serait plus considéré comme un « service » qui se rémunère ; la femme serait obligée de s'assurer un autre gagne-pain ; le mariage reposerait sur un libre engagement que les époux pourraient dénoncer dès qu'ils le voudraient : la maternité serait libre, c'est-à-dire qu'on autoriserait le « birth-control », etc. »³⁴.

L'on conçoit que la revendication d' « égalité » soit absolument nécessaire, tant pour une répartition équitable du travail intérieur au foyer (l'homme prenant une part égale à celle de la femme dans toutes les tâches du foyer, de sa maintenance et des soins aux enfants) que pour l'égalité dans le travail social rémunéré : à travail égal, salaire égal. Principe proclamé après la deuxième guerre mondiale dans beaucoup de pays occidentaux, mais jamais entré pleinement dans les faits. Le problème crucial de la revendication féminine, c'est-à-dire instituer l'égalité des femmes et des hommes à l'intérieur d'une société foncièrement inégalitaire à une visée plus large, à savoir transformer radicalement ces structures inégalitaires qui ont été instituées par le pouvoir masculin, depuis des millénaires. Le droit à l'égalité s'associe au droit à la différence, c'est-à-dire il ne suffit plus d'exiger que les femmes aient une place égale à celle de l'homme à l'intérieur d'une même société de domination, mais de créer une société dépassant les dominations. Simone de Beauvoir a déjà montré qu'*être femme* n'est pas seulement *un fait biologique* (avoir un corps de femme), mais qu'interviennent les facteurs de *culture* et de *l'histoire*.

9. Entre la liberté et l'égalité, il y a la violence

Jamais la *violence* et les « équilibres de la terreur » n'ont régné sur le monde avec une telle universalité et à une telle échelle, les violences des individus et des petits groupes n'étant que la transposition, dans les

rapports individuels, de la loi qui régit les rapports entre les États. La femme se sent contrainte de changer d'être ; elle est appelée à un mode de vie qu'elle n'a pas imaginé elle-même et qui n'est que la répétition de modèles imposés par l'homme. Religieuses hier, intellectuelles aujourd'hui, il en coûte à beaucoup de sacrifier le sens de la relation qui les mène vers les gens ou près des choses, à savoir ce bonheur d'exister parmi les autres.

Aujourd'hui il existe des femmes mariées ou non qui sont liées à des Bandes qui contrôlent l'opium, les jeux, la prostitution, le crime, etc. La femme ne conçoit-elle d'emblée le *pouvoir* comme un jeu où elle a un rôle de « public relations » avec le monde extérieur ? Il lui convient à merveille ... Elle brille par son élégance et son aisance dans les mondanités (parfois à côté de son mari mal à l'aise). La femme est devenue un *star*. Un *star* exotique ... Intelligente, femme de tête. Comprend tous les points de vue ... Elle va droit au but, elle est forte et énergique ; elle aime le pouvoir ; elle dévore la publicité et la flatterie ; elle écrit agréablement mais souvent superficiellement, très sarcastique sur les défauts de la société ; elle peut faire usage de son charme à volonté et elle le sait ; elle veut que les choses se fassent. *Voudrait-elle être un homme ?* Les foules qui l'acclament et la tête lui tourne. Ses comportements et ses caprices comencent à agacer le monde et à l'agacer aussi. Son triomphe « à l'américaine » va connaître des lendemains amères ?³⁵

Le statut d'*oppression permanente* a déterminé le développement d'une *agressivité* en tant que réaction de défense personnelle. L'état de soumission de la femme à son époux et à sa famille semble être la conséquence de la nécessité (longtemps légiférée par les Romains) d'assurer une famille solide en tant que cellule fondamentale de l'État (la situation de *pater familias*)³⁶. De nos jours on parle de toutes sortes d'égalités en ce qui concerne la femme : égalité juridique, professionnelle, politique et même d'un

³⁵ Les souffrances des enfants qui ont une mère qui est devenue pour eux une étrangère au prix de son avènement professionnel ; la peine silencieuse des couples dont le foyer est soudain désert au prix de leur engagement, chacun sur son compte, dans la société ; la femme commence à prendre un intérêt trop passionné à sa personne, ou plutôt à son personnage. Elle rêve de changer le monde. Un monde transformé où la violence des hommes serait-elle remplacée par une autre plus redoutable – l'*agressivité* des femmes ? Mais adopter l'*agressivité* c'est quelque chose qui s'impose comme condition essentielle de survivance et éventuellement d'affirmation de la femme dans la société contemporaine.

³⁶ « ... mais rares sont les cas où comme à Sparte et quelque peu sous le régime nazi – l'État prend directement en tutelle et ne lui demande que d'être *une mère* », cf. S. de Beauvoir, *Op. cit.* : 11-12.

³⁴ *Op. cit.*, t. II : 494.

statut d'égalité conjugale (la femme est donc en droit d'avoir sa propre vie érotique ; du moins, tout un tas d'études de spécialité pour l'initiation des partenaires semble l'attester). Les femmes qui connaissent une insatisfaction quelconque peuvent devenir agressives, peuvent adopter un comportement négatif par rapport à leur propre nature même (aux discours sur la grandeur du phallus, la femme répond en explorant son vagin !). Si l'Antiquité entrevoit le salut par la *virginité*, notre temps le fait par le *rejet de tous les tabous*. Mais partout, on passe par la *critique radicale du mariage* : l'institution la plus sacrée des anciens est contestée au nom de la dignité féminine. Cette constance doit-elle inquiéter ou enchanter ? Qu'est-ce qu'elle modifie parmi les abus qu'elle réprouvait ? La femme est-elle devenue une personne plus libre et plus respectée ? S'est-elle épanouie plus heureusement ?

Les luttes de libération - qu'il s'agit de la libération de la jeunesse, ou de la libération des peuples colonisés, aliénés, dépouillés par le colonialisme de leur propre identité ou des peuples qui ont subi la terreur communistes, eux aussi aliénés - apparaissent de plus en plus comme un cas particulier d'un combat plus général contre toutes les formes d'*aliénation* et de refoulement des identités de millions de femmes et d'hommes dans un monde entièrement orienté par les besoins de l'État. Telle est la « société de croissance » qui se manifeste continuellement par la déformation et l'aliénation de l'être humain. L'oppression des femmes est la forme primordiale et la plus « globalisante » de domination. C'est l'idée de perpétuelle aliénation de la femme, divisée entre les aspirations intimes et le personnage social qui lui est imposé par les répressions sexuelles du mariage et de l'ensemble des structures de la société³⁷.

³⁷ AVIDA - la femme d'affaires en fer. Qui est-elle ? Une obsédée (par or, argent, devises, actions, monnaie, bénéfices). Seul son métier le met en transes. Elle connaît la dure loi du marché et ne livre et ne se donne pas au premier venu ; son produit intérieur brut n'est pas à vendre : elle ne se donne qu'à ceux qui lui plaisent, et se contente de jouer à cash-cash avec les autres. Sa devise : « où il y a du yen, il n'y a pas de plaisir (elle a lu Ovide !). Son dada : les chiffres. Elle préfère les chiffres aux hommes. Ceux-ci constituent son jeu préféré, la seule forme d'amour qu'elle n'ait pas envie de jeter à la corbeille. D'autres constats : on critique le mariage parce qu'il retire aux femmes leur propre existence (le risque de la grossesse) ; l'entrée de la femme en politique comme l'on entre en religion ; épouse et disciple du maître, une femme déclare : « ... pour moi le mariage c'est comme jadis assister aux cours, mais sans l'ennui des examens » ; derrière une unanimité de façade, les sourires et les raffinements des femmes, leur lutte pour la suprématie, ce ne sont que rancœurs, arrière-pensées, calculs... Un climat de *méfiance* et entre eux une hostilité bien proche de la *haine* semblent être des réalités de nos jours.

Et si aujourd'hui notre vieil humanisme étouffé et se meurt, submergé par ses malentendus, ses dogmes d'absurdité, sa conscience enfermée, son langage impropre à communiquer, ce qui pour un langage est désastreux, il n'y faut voir que l'*aboutissement d'une crise permanente* ; on, l'eût sans doute évité si l'être et l'autre s'étaient manifestés ensemble (en d'autres mots que l'homme témoigne de l'homme). En se rendant également masculin et féminin, le monde retrouvera sa véritable carrure d'humanité. Une égalité élémentaire contre les sexes et non pas donc un égalitarisme.³⁸ La manifestation de l'émancipation des femmes est en fait une façon d'accepter la société comme elle, c'est-à-dire dominée par des valeurs dures. Finalement il semble qu'un système de valeurs dures serait remplacé par un autre, d'une même nature. Au moins peut-on avoir l'espérance que les femmes ne rendront pas plus violente une société qui repose constamment sur la violence ? On parle maintenant de *féminitude*, pour marquer la valeur d'être femme vs *féminité* qui en marquait l'abjection, la première se voulant porter en elle une dimension positive dans la mesure où elle refuse l'ordre disgracieux des rapports de force. S. de Beauvoir disait : « ... la femme n'échappe à l'esclavage que dans les moments où elle perd toute efficacité... »³⁹.

Adopter des positions extrémistes en situations violentes c'est le reflex de la femme au régime de soumission qu'elle connaît depuis presque toujours. D'ailleurs, ce n'est pas une situation singulière, puisqu'aux moments des déchaînements - tels les guerres, les révolutions - ceux qui veulent s'imposer ne connaissent ou ne veulent pas connaître d'habitude les solutions intermédiaires. Le mensonge et l'hypocrisie, l'imposture et la dissimulation ont pénétré dans les relations les plus intimes. La femme est chargée de tous les drames de l'économie qui se superposent continuellement sur sa vie publique et privée dans les conditions d'une accumulation unique de richesses. C'est pourquoi elle est obligée d'adopter un comportement de défense personnelle qui semble se manifester, dans une première étape, par *dissimulation*

³⁸ Existe-il aujourd'hui, comme reflet de domination/oppression, la tendance des hommes d'être entretenus par les femmes ? Le masque de l'égalité et celui de la « supériorité » sexuelle des hommes se traduisent-ils par une nouvelle attitude ? De nos jours, le nombre des femmes entretenues est toujours plus réduit. Dans les conditions d'un progrès général de la société contemporaine à la dimension féminine en politique, dans les sciences, les arts, la raison et la foi, qui est déjà une réalité, semble s'opposer la tendance de certains hommes, surtout de ceux qui attachent une importance particulière à leur puissance sexuelle (et cela sans tenir compte d'âge ou de métier) de se laisser entretenir par les femmes.

³⁹ Simone de Beauvoir, *Op.cit.* : 289.

et dans l'étape finale par l'agressivité⁴⁰. La vie individuelle se fait inonder par des formes aliénantes de la vie sociale et politique qui vont jusqu'à l'extermination de l'individu. Pour ce qui est de la femme, tous les moyens utilisés pour sa promotion sur le plan professionnel (son soif de pouvoir est plus accentué que celui de l'homme) détruisent sa vie familiale jusqu'à l'annulation de sa coordonnée féminine : l'affectivité. Mais les femmes ont-elles besoin d'affectivité ?⁴¹ La technique n'est pas suffisante pour changer le mode de vie. L'ascension professionnelle ne produit-elle une femme frigide ? Et cette femme ne voit-elle en chaque homme un subordonné ? (même si la femme continue à être considérée une catégorie inférieure). « Ni hommes, ni femmes n'aiment se trouver sous les ordres d'une femme », « ... la femme n'inspire pas le même sentiment de sécurité ... elle manque de désinvolture, d'envolée, d'audace ... »⁴².

On a d'une part le fait que l'homme « généreux » a voulu partager ses droits avec les femmes. Il l'a appelée à la liberté, à son bonheur, à sa dignité. Mais la dignité que les hommes offrent aux femmes, sait-on de quel prix elle est payée ? S'est-on interrogé sur les femmes, sur ce qu'elles entendent elles, par ces mots

⁴⁰ Le problème du désir et de l'agressivité constitue une préoccupation constante de l'étude scientifique. Si Freud disait que l'homme avait réprimé son odorat et sa sexualité, ou si bien au contraire d'autres physiologistes ont tenté de prouver l'existence d'une relation intime entre le processus olfactif nasal et le processus sexuel, périodiquement « découvertes » et régulièrement niées, les phéromones humaines viennent de faire leur réapparition. Les différentes découvertes des chercheurs américains, britanniques ou français contribuent à « boucler la boucle qui relie le nez et le sexe », organes d'ailleurs associés dans le folklore de nombreux pays. Même si on attend toujours la formule chimique d'une phéromone humaine, les recherches en question semblent s'inscrire dans la lignée d'amélioration du « bien-être des femmes ».

⁴¹ « ... il faudrait que le mariage fût la mise en commun de deux existences autonomes, non une retraite, une annexion, une fuite, un remède ». C'est ce que comprend Nora (Ibsen) quand elle décide qu'avant pouvoir être une épouse et une mère, il lui faut devenir d'abord une *personne*. Pourtant, la femme d'après la deuxième Guerre mondiale n'a-t-elle exploité le concept de *personne* jusqu'à ce qu'il soit altéré par la contamination avec celui de *tyran* ?

⁴² S. de Beauvoir l'affirmait en 1948. Dès lors les femmes n'ont-elles prouvé qu'elles pouvaient avoir des comportements tout à fait efficaces ? La moitié de siècle, qui nous sépare de cette affirmation, a modifié cette attitude – voir par exemple, la dimension politique de la femme qui est déjà reconnue par tout le monde. Lorsque, grâce à des conditions exceptionnelles, des femmes accèdent à la possibilité de créer, il importe de souligner le « style » spécifique qui est le leur et leur apport propre à la création. Car il existe, dans tous les domaines, un style spécifiquement féminin de la création et de la gestion des structures, de la création et du développement de la culture.

de dignité, de liberté, de bonheur ? Sait-on au juste qui elles sont ? Savent-elles au juste qui elles sont ?⁴³

La violence se trouve partout. Le viol n'est que la forme limite de la violence, pour la femme qui le subit et la forme limite de la dégradation de l'homme qui l'exerce, déshumanisant totalement l'acte sexuel et l'acte de relation. La prostitution n'est qu'un cas particulier du viol. Du côté de la femme, la contrainte n'est plus une contrainte physique, mais économique et, du côté de l'homme, seul coupable et le plus dégradé dans la prostitution comme dans le viol, c'est l'aliénation la plus profonde de l'amour, là aussi réduit à l'humanité biologique et à l'abdication de toute espérance d'être aimé comme être humain, pour être obéi comme détenteur de l'argent. Le féminisme, s'il est victorieux, puisqu'il est agressif, n'aura rien fait d'autre que de viriliser à l'excès une société que son aventure technologique avait déjà rendue virile⁴⁴. Les âges futurs risquent-ils d'être rudes et monotones ? Le matriarcat agressif serait-il une solution pour l'époque suivante ? Ne faudrait-il rendre à la vie et à l'amour le pas sur la conquête et la destruction ?

Le matriarcat agressif, sous ses airs bravaches, semble ne reconnaître pas même les femmes, car il leur impose un mode de vie dont la première règle consiste dans l'affrontement : il faut se battre contre des choses, ou des hommes, ou des femmes. Cette doctrine triompherait-elle, les femmes ne se sentiraient-elles frustrées de quelque chose d'essentiel, une fois

⁴³ Les femmes attaqueront ? Pour la tribu des tyrans-femmes ? Existe-t-il encore des femmes qui se considèrent les maîtres de leurs époux ? Évidemment oui, il y en a assez et partout. Existe-t-il des hommes qui acceptent cet état de soumission sans aucune protestation ? Il y en a peu. Un exemple : les femmes-les tyrans de la tribu dans une région de la Malaisie vs le mysticisme des hommes qui entretient les femmes esclaves : les prophètes et les esclaves, telle est la situation d'une colonie au Brésil, l'État Minas Gerais, où les femmes n'ont pas le droit de manger aucun produit animalier, elles travaillent 12 heures par jour pour cultiver des légumes et des plantes « sacres » ; aucun contact avec les étrangers ne leur est permis. Les aspects contradictoires s'accumulent : matriarcat, esclavage, agressivité, aliénation. Dans son roman de début, Laurie Graham (une femme de 40 ans, fonctionnaire supérieure de l'État, mère, ayant quatre enfants) pose, dans le cadre de la dégradation du système d'enseignement, le problème de la guerre pour la *suprématie* entre les deux sexes. Le professeur Didge doit s'occuper de l'éducation d'une classe de jeunes filles (toutes ayant 18-19 ans) qui sont en fait des femmes déjà habituées à l'usage des drogues, qui ont déjà connu les maladies sexuelles ou le crime organisé, puisqu'elles avaient laissé de côté la pratique de l'instruction traditionnelle. Il y en a de tout : une organisation « Le Pouvoir masculin » de type fasciste et son pendant féminin comme l'expression de l'agressivité féminine de l'époque actuelle.

⁴⁴ L'égalité devrait se constituer en tant que moyen civilisateur de la société. Mais la société veut-elle s'impliquer suffisamment dans le réel pour trouver les solutions en vue de corriger une telle situation ?

de plus ? La féminité est-elle une illusion ou une maladie ? La liberté que les femmes proposent ne fait-elle à peu près aussi mal que la servitude dont elles se tirent ? Alors on féminise ou on hominise ? Vers quelle aventure emporte ce matriarcat ? Au lieu de quoi notre humanisme s'appuie à un *individualisme* forcené, qui s'attache à la personne, plutôt que de procéder d'une relation. La différence, la pluralité, font le problème. Elles perturbent un ordre initial, où l'individu était seul. Toute connaissance d'autrui, même si elle est désirée, est une démarche difficile, ressemble à une charité, et tient du *sacrifice*⁴⁵. La solidarisation humaine dans la lutte contre la souffrance doit se manifester en tenant compte d'une réconciliation du général avec le particulier.

La situation de la femme s'identifie avec la situation du *vaincu* dans l'histoire. Mais parfois la perfidie et le mensonge sont ses recours puisqu'il ne détient aucune puissance, sauf celle de tromper ; le désir sacrilège d'émancipation donne toujours un coup d'arrêt brutal et redouté aux pouvoirs illimités du seigneur : si l'esclave prend la fuite, si le colonisé se découvre une conscience nationale et saisit les armes, la femme devient acariâtre et autoritaire, fait la loi chez elle, à moins qu'elle ne se mette à servir un second maître, que la *clandestinité* rend plus doux et plus amoureux. Il serait donc nécessaire de promouvoir une connaissance ayant en vue cette position, la position du *vaincu*.

Vers une société féminisée ? Comment ? Par un féminisme agressif qui n'aura rien fait d'autre que de viriliser à l'excès une société que son aventure technologique avait déjà rendue virile ? Telle serait l'option contemporaine pour le futur ? Mais les âges futurs ne risquent-ils ainsi d'être rudes et monotones ? Sur l'échelle du vivant, en bas le diable, puis les bêtes, puis la femme, puis l'homme, enfin Dieu. Par une ascension, la femme accède à une virilité. Montant plus haut, trouverait-elle le Seigneur ? Les femmes semblent accepter cette hiérarchie sans se soucier. Il est vrai que la femme est une catégorie de travailleur comparable à l'immigré ou à l'handicapé, mais la liberté que les femmes proposent ne fait-elle à peu près aussi mal que la servitude dont elles se tirent ? La féminité est-elle une illusion ou une maladie ?

Vers quelle aventure emportera le nouveau matriarcat ? N'y a-t-il déjà des femmes qui mettent

leur gloire à massacrer l'autre sans pitié ? Si la violence nuit à tous, y compris à ceux qui s'y livrent, reste à savoir par quoi on doit la remplacer. Pour le néo-féminisme, le maître-mot est la *douceur*, le fin du fin le laisser-aller. Cela signifie en clair que dans une société où l'initiative, la volonté, le goût du risque sont déjà insuffisants, l'*agressivité* ne doit pas être encouragée, mais *totalelement supprimée*. Ce qui est le plus profondément meurtri et bafoué par toutes les structures et toutes les cultures échafaudées par l'homme depuis les débuts de l'histoire humaine, c'est ce qui, en l'être humain, est le plus spécifiquement humain, et le plus chargé de toutes les promesses de la libération : l'*amour*.

10. Conclusion

L'*amour* est une dimension humaine qui n'a pas toujours été pleinement conquise. Ce n'est point pas hasard si, en aucune œuvre littéraire, ne nous a été offerte l'image d'un amour total et qui ne soit point malheureux. L'amour est cette forme d'existence par laquelle chacun ne se définit pas comme un îlot solitaire, séparé de tous les autres par un vide, et se prenant pour le centre et la mesure de toutes choses, mais au contraire, par laquelle il ne se définit que par son rapport à l'autre, par un *rapport qui l'ouvre* à l'autre, au tout autre, et le rend parfois dépendant de l'autre au sens le plus noble du mot, au sens où l'autre est pour lui une source permanente d'enrichissement de sa personne et, en même temps, responsable de l'autre parce que ce don permanent est réciproque.

Sans l'amour, l'humanité ne se sentirait-elle pas volée, déshéritée, misérable ? Vers une société dans laquelle la force et la domination, la discipline, l'autorité et la hiérarchie, le pouvoir et l'expansion seront chargés de l'apport féminin ? Le monde actuel est arrivé à ce point de déraison militaire, avec l'atome, qu'il a perdu toute signification des théories de la « guerre juste » et de la « légitime défense ». Et cette dérision se voit aussi dans les relations homme-femme. Ce ne sera que par une transformation radicale de l'ensemble des rapports humains, de l'économie à la politique, à la culture et à la foi, à la sexualité et à l'amour que le Monde deviendra un monde vraiment habitable, où chaque femme et chaque homme aient une chance tout à fait égale d'atteindre à la plénitude de la vie.

⁴⁵ C'est-à-dire une solidarité à l'intérieur du couple : la compréhension de l'autre et la tolérance mutuelle. Un tel « bouleversement » de mentalité produira aussi des améliorations bien sensibles au niveau de la société.

BIBLIOGRAPHIE

- ALZON C. (1988), *Femme mythifiée, femme mystifiée*, P.U.F., Paris
- BARDWICK J. (1992), *IN TRANSITION – How feminism, sexual liberation and the search for self-fulfillment have altered our lives*, Hold Rinehart & Winston, New York
- CHAFE W. (1987), *Women and Equality – Changing Patterns in American Culture*, Oxford University Press.
- CIZEK E. (1986), *Secvență romană*, Ed. Politică, București
- DESROCHES (1986), *La femme au temps des Pharaons*, Stock, Paris
- NOBLECOUR C. (1990), *Istoria culturii și civilizației*, Ed. Științifică, București
- DRIMBA O. (1974), *Vechii greci*, Ed. Eminescu, București
- FINLEY (1991), *Pour l'avènement de la femme*, Albin Michel, Paris
- GRAHAM (1986), *The Man for the Job*, Ed. Chatto Windus, London
- GRIMAL P. (1973), *Civilizația romană*, B.P.T. București
- PERNOUD R. (1980), *La femme au temps des cathédrales*, Stock, Paris,
- QUÉRÉ F. (1986), *La femme avenir*, Ed. du Seuil, Paris
- ROGERS B. (1990), *The Domestication of Women – Discrimination in Developing Societies*, Tavistock Publications, London & New York
- VALLANCE E., (1986), *Women of Europe*, Cambridge University Press
- DAVIES E. (1985), *Le Statut de la femme à Rome*, Stock, Paris
- VILLIERS R. (1990), *Only Halfway to Paradise*, Tavistock Publications, London & New York
- WILSON E. (1992), *Women and the Welfare State*, Tavistock Publications, London & New York